Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

L'annalistique romaine, tome 1, *Les annales des pontifes et l'annalistique ancienne (fragments)*, texte établi et traduit par Martine CHASSIGNET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1996, CXXXV-113 pages dont 65 doubles.

Ce volume se situe en amont de celui qu'en 1986, M. CHASSIGNET a consacré aux *Origines* de Caton. Il regroupe en effet les documents anciens qui, de près ou de loin, ont trait à l'historiographie pontificale et les « citations » venues jusqu'à nous des quatre représentants de l'annalistique ancienne, Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Postumius Albinus et Acilius qui eurent en commun d'écrire en grec.

Le premier volet de ce dyptique traite dans l'*Introduction* de problèmes mal connus en France puisque le seul travail d'ensemble qui leur ait été consacré remonte à J.-V. LE CLERC (*Des journaux chez les Romains*, Paris, 1838, p. 1-178 et 344-373). On saura gré à M. CHASSIGNET d'en avoir présenté les données avec toute la clarté souhaitable, même si elle n'a pu prendre connaissance de travaux récents qui, dans des directions il est vrai opposées, peuvent contribuer à en renouveler la discussion. Nous pensons ce disant à K.-E. PETZOLD, *Zur Geschichte der römischen Annalistik*, dans W. SCHULLER (Hg.), *Livius. Aspekte seines Werkes*, Xenia, 31, Konstanz, 1993, et *Annales maximi und Annalen*, dans *Ex ipsis rerum documentis...*, *Festschrift... H. ZIMMERMANN...*, Sigmaringen, 1991, ainsi qu'à J. RÜPKE, *Livius, Priesternamen und die annales maximi*, *Klio*, 75, 1993 (cf. aussi id., *Fasti : Quellen oder Produkte römischer Geschichtsschreibung ?*, *ibid.*, 77, 1995).

Les fragments relatifs à l'historiographie pontificale se répartissent en deux catégories selon que leur contenu se réfère à la *tabula dealbata* du Grand Pontife ou aux *Annales Maximi*. Dans la deuxième l'auteur range à juste titre *O. G. R.*, 17, 3 et 5 et 18, 3. La moisson obtenue est donc plus riche que celle des *H. R. R.*[2] (huit témoignages contre quatre). À ces deux rubriques s'ajoute celle des *Annales sine nomine* qui regroupe quarante textes dans lesquels il est fait état d'*antiquissimi, antiqui* ou *ueteres Annales* ou encore d'*Annales* tout court et dont certains gardent le souvenir d'événements postérieurs au Grand Pontificat de P. Mucius Scaevola. Plutôt que de demander un argument d'ordre général en faveur de ce choix à Diomède (*G. L. K.*, 1, 484, 3), M. CHASSIGNET pèse pour chaque témoignage les raisons qui peuvent inciter à lui reconnaître une origine pontificale. Elles se réduisent parfois à si peu de choses que, de son aveu même, la tentation est alors forte d'opter pour la tradition de l'annalistique, sinon pour la tradition orale de la mémoire collective.

De manière générale l'annotation de cette première partie va à l'essentiel. Tout au plus peut-on regretter que dans la n. 2 au frg. 1 (= Denys d'Hal., *A. R.*, 1, 74, 3), l'auteur ait omis de relever la présence à cet endroit de l'œuvre du mot ἀρχιερεύς pour désigner le Grand Pontife. On sait en effet que, sauf en ce passage, Denys utilise toujours à cette fin le nom ἱεροφάντης. En d'autres termes, il est vraisemblable qu'en s'exprimant comme il l'a fait, il voulait donner à entendre que, pour dater la fondation de Rome, Polybe se référait à la tablette de ce prêtre. Le reste n'est que vétille. C'est ainsi que dans la n. 11 au frg. 11 (= Varro, *Ling.*, 5, 74), la mention du temple de Védiovis situé sur le Capitole et dédié en 192 appelait celle de l'*aedes* qu'il avait reçue *in insula* en 194. Enfin, la n. 1 au frg. 18 (= Cic., *Mur.*, 16) éclairerait mieux le texte s'il y était précisé qu'après avoir brillé

dans les *Fastes consulaires* du V^e^ siècle et des années 400 à 380, les *Sulpicii* n'y apparaissaient depuis cette date que de manière épisodique.

L'introduction aux fragments des représentants de l'annalistique ancienne dit l'essentiel. Les pages consacrées à Fabius Pictor appellent toutefois une double remarque. La première a trait à un problème que M. CHASSIGNET passe sous silence. K. E. PETZOLD a récemment souligné que la confrontation d'*A. R.*, 1, 6, 2 et 1, 7, 3 ne laissait pas d'être instructive. Dans l'un de ces passages, Denys d'Halicarnasse met l'œuvre de Fabius Pictor et de Cincius Alimentus sur le même plan que celle de Hiéronymos de Cardia, Timée, Polybe, etc., dont il est clair que la manière n'était pas celle des chronographes. Dans le second, Fabius Maximus (Servilianus ?) est cité, après Caton, parmi d'autres annalistes dont l'œuvre est comparée à celle des chronographes. Ce double témoignage n'est pas aisément conciliable avec le dogme selon lequel Fabius Pictor fut le père de l'annalistique. Sans aller nécessairement jusqu'à supposer avec G. FORSYTHE (*The Historian L. Calpurnius Piso Frugi*, Lanham, 1994, p. 42) que Pison fut le premier historien romain à ordonner son récit de l'époque républicaine année par année, on doit remarquer qu'on chercherait en vain dans les fragments venus jusqu'à nous de Fabius Pictor le moindre indice qui corrobore le point de vue canonique. Le comput... *postquam Roman Galli ceperunt* dont, au témoignage d'Aulu-Gelle (5, 4, 5), les *Fabii annales* faisaient usage pour dater l'élection du premier consul plébéien peut en tout cas s'interpréter en ce sens, s'il faut reconnaître Fabius Pictor dans le Fabius en question. Mais le problème reste controversé.

Notre deuxième remarque découle également d'un des deux textes déjà mentionnés. Il nous paraît que M. CHASSIGNET s'est débarrassée trop vite de l'affirmation de Denys (*A. R.*, 1, 6, 2) selon laquelle Fabius Pictor et Cincius Alimentus avaient narré en détail les événements dont ils avaient été les acteurs ou les témoins, en se bornant à relater « sommairement l'époque archaïque qui suivit la fondation ». Même si elle ne va pas sans flottement, la tripartition κτίσις, siècles obscurs et période contemporaine mérite de retenir l'attention dans la mesure où nous avons de bonnes raisons de penser que l'historien grec faisait un usage attentif de ses sources. Une observation pour finir en ce qui concerne la partie de la notice relative à Cincius Alimentus : ce que l'on lit p. LXXVIII (première phrase du dernier paragraphe) à propos du jugement porté par Tite-Live sur le Cincius dont il invoque l'autorité en 7, 3, 7 (... *diligens talium monumentorum auctor*) n'est pas tout à fait de la même eau que la fin de la n. 1 (p. 58) au frg. 9.

Les fragments mis au compte de nos quatre annalistes sont respectivement au nombre de trente-deux, treize, quatre et huit, contre vingt-huit, sept, trois et six dans les *H. R. R.*, 1^2^. Parmi ceux qui sont attribués à Fabius Pictor figure l'inscription de Taormina qui est probablement la synopsis de son livre 1. On notera aussi (5 b) un fragment du texte arménien de la chronique d'Eusèbe dont le témoignage est invoqué à deux reprises encore parmi les sources secondaires, c'est-à-dire parmi celles qui font état, sans se réclamer de Fabius Pictor, de traditions dont d'autres sources affirment qu'il les rapportait. Tout ces fragments soulèvent des problèmes difficiles dont les notes aident à cerner les données. Comme on pouvait s'y attendre, les plus irritants ont trait à la délimitation des passages retenus. Le frg. 7 c (*O. G. R.*, 20, 1-3) est exemplaire de ce point de vue. M. CHASSIGNET considère que le patronage de Fabius Pictor ne s'étend pas au-delà de *descendit*. Elle élimine donc la suite de ce texte où il est fait référence à Ennius et à L. (?) Caesar ainsi que 20, 4 où l'anonyme s'exprime en termes des plus vagues (*addunt quidam*). Ce passage est sans nul doute d'interprétation délicate. Au nom d'exigences de clarté B. W. FRIER considérait que « l'emprunt » fait à Fabius Pictor se limitait

à 20, 1-2. Nous nous bornerons à noter qu'il faut sans doute inclure celui-ci dans la série des sources non identifiées de 20, 4 : cf. Non, p. 834 L, s. v. *Picumnus*, texte au demeurant inclus par M. CHASSIGNET dans la série des sources secondaires. Comme T. P. WISEMAN vient de le rappeler, la vulgate de l'enfance des jumeaux et de la fondation de l'*Vrbs* fut mise en forme par le père de l'histoire romaine. En d'autres termes, F. JACOBY avait vu juste en incluant *O. G. R.*, 20, 4 dans son fragment 30 b de Fabius Pictor. Signalons enfin que la mention du *seruulus* dans le frg. 16 (= Arn., *Nat.*, 6, 7) appelait un commentaire comme celle de la *furca* dans le frg. 19 (= Cic., *Div.*, 1, 55) où elle doit s'interpréter en référence au rapport postulé par les anciens des mots σταυρός et *instauratio*.

Parmi les fragments des autres annalistes, nous ferons un sort à Cinc. 8 (= *A. R.*, 12, 4, 4-5). Ce texte appelle en effet des explications sur un point qui n'a pas retenu l'attention de M. CHASSIGNET. En se réclamant de « Cincius et Calpurnius », Denys y fait état de la tradition selon laquelle Servilius Ahala était simple citoyen (et non pas *magister equitum* comme dans la version des faits la mieux attestée) lorsque, en 439, le Sénat le chargea de supprimer Sp. Maelius. Or la référence à Cincius Alimentus est ignorée ou dévalorisée par ceux des modernes qui considèrent cette tradition comme indissociable des controverses consécutives à la mise à mort en 133 de Ti. Gracchus : on sait que Scipion Nasica était *priuatus* lorsqu'il prit l'initiative de passer à l'action contre lui. Jusqu'à preuve du contraire, Cinc. 8 Chass. infirme le rapprochement dont nous parlions. Plutôt donc que de taxer Denys de négligence dans l'utilisation de ses sources, nous préférons croire que Pison reprit à son compte une tradition qui remontait effectivement à Cincius, même si les événements de 133 lui conférèrent une actualité inattendue. Dernière remarque qui concerne l'ensemble des fragments assignés à Cincius Alimentus, Postumius Albinus et Acilius : dans bien des cas ils suggèrent à tout le moins que les préoccupations dont on crédite les antiquaires n'étaient pas inconnues des premiers annalistes.

M. CHASSIGNET nous pardonnera ces observations qui attestent avant tout le plaisir et le profit que nous avons pris à la lire. Pour de multiples raisons sa tâche n'était pas facile. Le recueil dont nous lui sommes redevables est un travail de qualité dont l'utilité est dès maintenant évidente. Souhaitons qu'elle puisse s'engager plus avant dans la voie qu'avec bonheur, elle explore depuis plus de dix ans.

Jean-Claude RICHARD.

CICÉRON, *Correspondance*, tome XI, texte établi et traduit par Jean BEAUJEU : Paris, Les Belles Lettres, 1996, XVI-378 pages dont 156 doubles.

Ce tome XI marque l'achèvement d'une entreprise qui s'étend sur plus de soixante ans et dont J. BEAUJEU gardera le mérite, après l'avoir relancée, d'avoir assumé la part la plus considérable à un rythme soutenu puisque la parution des six volumes qui portent son nom s'échelonne sur seize ans seulement.

Les lettres qui y sont regroupées se répartissent en quatre ensembles : les deux premiers contiennent celles qui, dans les recueils *ad Fam.* et *ad Br.*, couvrent la période du 27 avril au 31 mai 43 pour l'un, du 1er juin au 28 juillet pour l'autre ; le troisième reproduit les deux pamphlets anticicéroniens attribués à M. Brutus, mais qu'avec les meilleurs exégètes, J. BEAUJEU tient pour apocryphes ; quant au dernier, il réunit dix-sept lettres qui, tout en étant de date inconnue ou incertaine, ont en commun d'être antérieures à la période couverte par ce tome. À quoi il faut ajouter les vingt-huit fragments, transmis par Nonius Marcellus, de la correspon-

dance échangée, de novembre 44 à septembre 43, entre l'orateur et Octave. Le texte qui en est donné est celui de l'édition de C. WEYSSENHOFF.

Il n'est pas indifférent que les lettres complètes et authentiques de ce volume embrassent un laps de temps de trois mois seulement, et ce alors que nous avons plus d'une raison de penser que le travail de tri et d'expurgation auquel l'ensemble de la *Correspondance* devait être soumis s'exerça en priorité sur sa partie finale. En effet, même dans son état actuel, celle-ci constitue le seul témoignage de première main dont nous disposons sur le rôle d'Octave dans ces semaines décisives pour la *res publica*. Cicéron ne cesse de s'y interroger sur ses intentions et ses ambitions. Et surtout, alors qu'il pressent que les jours lui sont désormais comptés (cf. le caractère prophétique des derniers mots de *ad Br.* 1, 10, 5, *Mihi quidem quantulum reliqui est* !), il lance, à l'heure de la lutte finale, appel sur appel aux personnages avec lesquels il avait alors les échanges les plus fréquents, c'est-à-dire aux deux Brutus et à L. Munatius Plancus.

Le texte qui nous est donné de ces ultimes lettres est sagement conservateur. Sauf erreur de notre part, il innove en deux passages (*ad Br.* 1, 11, 2 et *ad Fam.* 10, 24, 2). Dans le premier le bien-fondé de la correction *scio* en *scito* paraît indiscutable. Dans le second la conjecture *ademptum* se substitue sans artifice à l'incompréhensible *emeritum* de *P*, en même temps qu'elle autorise le sens requis par le contexte. Conformément à l'usage des tomes VI à X, J. BEAUJEU fait d'autre part un tri sévère dans les interventions de ses prédécesseurs. Cette vigilance explique que l'apparat de ce tome XI n'ait rien d'inflationniste. Ses emprunts se recommandent au demeurant d'un si haut degré de probabilité qu'on peut être tenté d'y reconnaître des acquis définitifs. C'est le cas par exemple de la correction de *nisi* en *si* (*ad Fam.* 10, 18, 3 (lettre de L. Munatius Plancus), *ni si uno loco me tenerem*) qui remonte à P. MANUCE, puisqu'une autre lettre du même Plancus exprime la même idée en des termes comparables (... *si uno loco essem*). Le même verdict vaut pour la correction de SHACKLETON BAILEY qui, en *ad Br.* 1, 7, 2, propose de substituer *fautorum* au *paucorum* des manuscrits. Mais en plus d'un cas l'éditeur anglais se voit désavoué et rappelé à l'ordre. L'exemple le plus marquant est celui de *ad Fam.* 11, 13, 1 où J. BEAUJEU reste fidèle à la leçon *nesciebam* arbitrairement corrigée en *sciebam* par son prédécesseur.

La traduction offre l'alliage attendu d'élégance et de précision. C'est dire que les remarques suivantes portent seulement sur des points de détail : *ad Fam.* 11, 10, 3 où à « de vétérans armés » nous préférons « de vétérans et d'hommes en armes » ; *ad Fam.* 10, 18, 1 (*dum me probarem*) où le sens indiqué dans l'édition TYRRELL-PURSER reste également possible ; *ad Fam.* 11, 20, 1 où, par suite d'une coquille, le conditionnel présent s'est substitué à l'indicatif futur (cf. peut-être, pour quelque chose de comparable, *ad Fam.* 11, 24, 2) ; *ad Fam.* 12, 14, 3 (*fugientem*) où, au vu de Caes., *Ciu.* 3, 102, 7, il faut comprendre « dans leur fuite » et non « dans leur exil » ; *ad Fam.* 12, 15, 1 où J. BEAUJEU est probablement dans le vrai, même si la possibilité subsiste en théorie que *diuenditis* doive s'entendre d'une vente des personnes et non pas seulement des biens : cf. au demeurant les hésitations de *T. L. L.*, s. v. *diuendo*, col. 1571 ; *ad Br.* 1, 13, 1 où une partie de la traduction est placée entre des crochets verticaux qu'on chercherait en vain dans le texte latin ; *ad Br.* 1, 16, 6 (p. 186, l. 3) où « d'un tyran » doit être substitué à « de son père » ; *ad Fam.* 5, 17, 2 et 9, 22, 2 où, sur la page de gauche, rien ne correspond à *periculo* d'une part et à *cum eadem res sit* de l'autre. Mais ces observations ne sauraient faire oublier d'innombrables réussites parmi lesquelles celle *ad Fam.* 11, 19, 1 est probablement la plus belle.

On saura encore gré à J. BEAUJEU des notes, infrapaginales ou complémen-

taires, qui projettent sur ces lettres tout l'éclairage souhaitable. Plus de dix d'entre elles ont trait à l'établissement du texte, presque autant à des problèmes de construction ou de sens. Les autres sont d'ordre historique : toutes vont à l'essentiel, certaines (cf. par exemple p. 76, n. 1 ; p. 132, n. 8 ; p. 163, n. 2, et surtout p. 221, n. 1) regroupant même les éléments d'une discussion approfondie. Aussi le lecteur regrettera-t-il que, par manque de place, J. BEAUJEU ait dû passer sous silence quelques rapprochements intéressants : c'est le cas pour *ad Fam.* 11, 10, 5, où les propos de Décimus Brutus évoquent sur un point ceux que Salluste prête à Pompée (*Hist.* 2, 98 M) ; pour *ad Fam.* 12, 12, 2 où C. Cassius s'exprime en des termes qui ne sont pas loin de faire écho à Caes., *Ciu.* 1, 22, 5, en même temps qu'ils annoncent la première phrase des *Res Gestae* ; et surtout pour *ad Fam.* 10, 24, 3 où les réflexions de L. Munatius Plancus (*quantum... in acie tironi sit committendum saepe expertum habemus*) appellent le rapprochement avec quatre passages du *Bellum Africum* (10, 3 ; 19, 2 ; 31, 9 ; 81, 2) dont l'auteur ne paraît pas davantage enclin à surestimer la valeur des *tirones* au combat. Rappelons que c'est en se fondant sur ce parallélisme qu'E. KOESTERMANN a cru pouvoir attribuer la paternité du *Bellum Africum* à Plancus (mais cf. *ad Fam.* 11, 19, 1).

Saluons encore les *Notices* qui précèdent les trois premières parties et chaque lettre de la quatrième ainsi que les notes qui font suite à chaque fragment de la correspondance avec Octave. Les unes comme les autres contiennent, cas par cas, les éléments d'un état de la question. Quand nous aurons dit qu'outre la *Table de concordance* et l'Index des lettres propre à chaque volume, ce tome XI offre un *Tableau de répartition des lettres dans les tomes I à XI*, une *Table de concordance* générale et surtout un *Index nominum complet de la Correspondance*, nous n'aurons donné qu'une idée imparfaite des richesses qu'il contient. Ce couronnement d'une œuvre de traducteur qui aura conduit J. BEAUJEU de Pline l'Ancien à Cicéron en passant par Apulée et Minucius Félix est le plus beau legs qu'il pouvait faire à nos disciplines.

Jean-Claude RICHARD.

VARRON, *Économie rurale*, livre III, texte établi, traduit et commenté par Ch. GUIRAUD : Paris, Belles Lettres, 1997, XXXIII-124 pages.

« Saluons une belle contribution non seulement aux études varroniennes, mais à la connaissance de l'agronomie antique » : le recenseur de cette édition ne peut que reprendre à son compte cette phrase par laquelle Jean Christian DUMONT (réviseur du présent volume) concluait ici même (*R. É. L.* 67, 1990, p. 270) son compte rendu de l'édition du livre II, déjà procurée par Ch. GUIRAUD et faisant suite à celle du livre I, due à J. HEURGON. On y trouve en effet les mêmes qualités de rigueur et de précision : le texte est établi de la façon la plus sûre, avec un conservatisme toujours de bon aloi, et les choix textuels de l'éditeur sont justifiés avec intelligence et clarté, lorsqu'ils peuvent faire problème, dans le commentaire ; l'apparat critique est un modèle du genre ; la traduction m'a paru à peu près irréprochable, et parfois fort ingénieuse (je songe, notamment, à celle de l'énigmatique *minthon* par « muscadin » en 5, 9) ; l'introduction, d'une belle sobriété, va droit à l'essentiel, et le commentaire, à la fois critique, linguistique, historique et technique, apporte au lecteur tous les éclaircissements nécessaires. S'y ajoute un *index nominum* valant pour les trois livres de l'*Économie rurale* varronienne ; il complète très utilement l'édition complète de ces dialogues, qui est, à tous égards, celle qui désormais fera autorité.

En ce qui concerne le texte et la traduction, je ferai seulement une réserve sur la pratique qui consiste, comme déjà dans le livre II, à traduire, certes entre crochets droits, les mots imprimés de la même façon (donc, en principe, supprimés) dans le texte; elle est en effet ambiguë, dans la mesure où elle conduit le lecteur à se demander quel est le statut réel de ces mots, qu'il n'y a pas lieu de traduire s'ils sont effectivement athétisés : ne faut-il pas, en l'occurrence, qu'une porte soit ouverte ou fermée ? Dans la bibliographie, par ailleurs complète et bien présentée, il conviendrait d'ajouter un ouvrage non négligeable eu égard au sujet du livre III (la *pastio uillatica*, autrement dit les « élevages à la ferme » : volailles, gibier et poissons), celui de W. RINKEWITZ intitulé précisément *Pastio Villatica* et sous-titré *Untersuchungen zur intensiven Hoftierhaltung in der römischen Landwirtschaft* (Diss. München 1983, Frankfurt-Bern 1984); aurait pu aussi être mentionné celui de J. M. C. TOYNBEE, *Animals in Roman Life and Art* (Londres, 1973). Enfin il faudra que, dans une prochaine édition, soit corrigée sur la couverture du livre l'erreur bizarre qui fait que le livre III y est devenu... le livre IV ! Ce sont là des détails, qui n'empêchent pas cette édition d'atteindre à une quasi-perfection.

René MARTIN.

VALERIUS FLACCUS, *Argonautiques*, tome I, chants I-IV, texte établi et traduit par Gauthier LIBERMAN, Collection des Universités de France : Paris, Les Belles Lettres, 1997, CXXII-284 pages dont 123 doubles, 1 carte dépliant.

Il y a un siècle et demi qu'après C. NISARD les *Argonautiques* latines n'avaient pas été éditées ni traduites en France et si, depuis, de nombreuses éditions allemandes se sont succédé, de celle, magistrale, de G. THILO (1863), aux deux plus récentes, celles d'E. COURTNEY (Leipzig, Teubner, 1970) et W. W. EHLERS (Stuttgart, Teubner, 1980), elles ne comportaient pas de traduction; seule la collection Loeb offrit, en 1934, un texte édité et traduit en anglais par H. J. MOZLEY. La publication du présent volume comble donc une lacune importante de la collection et nous semble particulièrement bienvenue.

Dans sa copieuse introduction, G. LIBERMAN nous rappelle le peu que l'on sait, de manière certaine, sur Valerius Flaccus, aborde les questions posées par la datation de l'œuvre et son inachèvement, met en relief avec beaucoup d'efficacité ce que les *Argonautiques* doivent à l'imitation de Virgile, dégage, en comparant l'auteur latin et Apollonios de Rhodes, le plan du poème, avec un tableau chronologique aussi précis que possible de la navigation, s'interroge enfin sur l'unité de ce poème, une unité que les commentateurs ont souvent mise en cause à propos des *Argonautiques* grecques.

Après ce long développement sur l'auteur et l'œuvre, G. LIBERMAN nous présente une mise au point complète et précise de la tradition manuscrite pour cette épopée; depuis une trentaine d'années, la recherche a été, dans ce domaine, extrêmement fructueuse, en particulier grâce aux travaux de W. W. EHLERS et de G. LIBERMAN lui-même.

Le plus ancien témoin conservé des *Argonautiques*, le *Vaticanus Lat.* 3277 (*V*) transcrit à Fulda au IX^e^ siècle et dérivant, comme le *Sangallensis* (*S*) incomplet du X^e^ siècle, d'un α antérieur, fut longtemps considéré comme la source des différents manuscrits humanistes du XV^e^ siècle; nous savons aujourd'hui que ces *recentiores* procèdent du *Laurentianus* (*L*) copié d'après un très vieux codex γ d'où seraient issus *L* et *a*, et qu'il existait d'autre part une tradition *C*, celle d'un manuscrit belge

découvert par le jeune Louis Carrion au XVI[e] siècle, auquel d'abord on n'avait pas ajouté foi. γ et *C* descendraient donc d'un archétype de toute la tradition, ω.

G. LIBERMAN reconnaît cependant la difficulté qu'il y a parfois à retrouver l'archétype, à partir de textes qu'ont pu modifier fautes et corrections; il constate que *V*, s'il n'est plus la source principale de la tradition, conserve un réel intérêt dans la mesure où ses copistes « semblent avoir peu innové par rapport à leur modèle », comme ont pu le faire par exemple ceux, beaucoup plus savants, de *L*, et il conserve, toutes les fois que cela est possible, l'orthographe de *V*.

Le texte qui nous est ici proposé, et qui nous conduit en quatre livres de Thessalie au pays des Mariandynes, au-delà du Bosphore, a été établi avec le plus grand soin; à diverses reprises l'auteur, dans des notes abondantes, nous explique les raisons de ses choix et ceux-ci, dans l'ensemble, soulèvent très peu d'objections; la plus sérieuse que nous émettrions concerne l'interversion, dans le *prooemium*, du début des vers 11 et 13, déjà adoptée par COURTNEY mais que rien n'impose; on pourrait aussi contester, au chant II, 420, la correction de *sim* en *sit*, mais ces quelques remarques de détail ne mettraient absolument pas en cause la qualité de cette édition.

La traduction, que beaucoup de notes commentent et complètent, est d'une grande exactitude et l'on saura gré à son auteur d'avoir donné une version claire et précise d'un texte très difficile, qui a découragé plus d'un lecteur. Parfois, sans doute, on regrettera que le français ici soit un peu « prosaïque », que l'on n'y retrouve pas la densité du style de Valerius, par exemple en III, 417-458, dans la scène de purification qui, après le meurtre involontaire de Cyzique et des siens par les Argonautes, donne lieu à un récit lourd d'une intense poésie. Mais, ce léger regret exprimé, nous devons souligner les grands services que rendra cette traduction soignée et louer son auteur de l'avoir entreprise.

Si l'établissement du texte et sa traduction ne suscitent pas la controverse, les pages que G. LIBERMAN consacre, dans son Introduction, à la date du *prooemium* et de l'œuvre, ses affirmations concernant les projets du poète appellent des réserves. Ces questions font depuis longtemps l'objet de discussions et l'auteur lui-même reconnaît (p. XVIII) que « la datation du proème des *Argonautiques* ne recevra peut-être jamais de solution certaine et définitive ».

Dans le proème, on le sait, le poète s'adresse à Vespasien, lui demande de l'inspirer et, au vers 15, évoque le culte qui lui sera rendu après sa mort, le temple que l'on dédiera à la *gens Flauia*. Ces allusions ont suscité, chez les commentateurs, d'âpres controverses; si, pour les uns, l'invocation ne saurait s'adresser à un empereur mort, pour les autres les prédictions du poète, bien qu'exprimées au futur, n'ont pu être formulées qu'*ex euentu*. Cette seconde interprétation a été souvent défendue au cours de ce siècle : on a vu dans les *delubra* consacrés à la famille impériale le *templum diui Vespasiani* et daté la rédaction du *prooemium* du règne de Titus (cf. R. J. GETTY, V. USSANI jr), ou l'on a cru reconnaître en eux le *templum gentis Flauiae* dont la mention aurait été faite du temps de Domitien (cf. R. SYME, K. SCOTT), cependant que, pour G. CAMBIER, E. COURTNEY, E. LEFÈVRE, J. STRAND, les premiers vers de l'épopée avaient bien été écrits sous le règne de Vespasien. Le débat est donc loin d'être clos et, si G. LIBERMAN peut légitimement choisir entre ces hypothèses, il vaudrait mieux le faire en n'accablant pas autrui de son ironie.

Un autre débat reste ouvert : alors que, longtemps, les exégètes des *Argonautiques* estimèrent que les héros avaient emprunté, à leur retour de Colchide, un itinéraire différent de l'aller et que le poème aurait dû comporter douze chants, comme l'*Énéide*, depuis plus d'un demi-siècle, en Allemagne et aux États-Unis sur-

tout, maint spécialiste a contesté ce point de vue, soutenant que le poème n'aurait comporté que huit chants; après W. SCHETTER, nombre d'entre eux (E. LÜTHJE, J. ADAMIETZ, E. FRANK, H. J. SHEY) pensent que l'œuvre est constituée de deux parties, retraçant la première la lutte des héros contre la mer, la seconde les combats contre les Colchidiens et, à leurs yeux, un parallèle s'impose entre cette épopée et l'*Énéide*, où les Troyens affrontent successivement la mer et les Latins.

Quelque intérêt que présente cette hypothèse, on peut formuler contre elle des objections, celle-ci en particulier : si l'on admet que Valerius Flaccus ne s'écarte pas, dans l'ensemble, de l'itinéraire fixé par Apollonios de Rhodes, comment pourrait-il, en quatre cents vers au plus, faire accomplir à ses héros le grand périple qui, des bouches du Danube, les conduira, par le Pô, le Rhône, l'Adriatique, jusqu'en Thessalie ?

Un spécialiste du poète ne peut donc pas, nous semble-t-il, se contenter de déclarer sans commentaire (p. XXIV) : « Valerius a préparé des *Argonautiques* en huit chants », et ce d'autant plus que le terme fixé à l'épopée modifie la lecture que l'on en fait, le sens qu'on lui donne.

Il reste que, dans cette épopée éditée et traduite avec soin, bien des lecteurs vont découvrir l'une des grandes œuvres de la latinité d'argent et que certains d'entre eux, n'en doutons pas, seront incités à mieux connaître son auteur.

Madeleine PIOT.

Firmicus Maternus. Mathesis. Tome III. *Livres VI-VIII*, texte établi et traduit par P. MONAT, Paris, Les Belles Lettres, 1994 (Collection des Universités de France), XIII-334 pages dont 321 doubles.

Ce dernier tome est de loin le plus volumineux des trois. Dans les derniers livres, le professeur d'astrologie aborde ou approfondit des thèmes qu'il avait négligés dans son *Institutionis liber*. Il est en effet question, dans le livre VI, des influences planétaires — simples et complexes — examinées systématiquement dans l'ordre Saturne-Jupiter-Mars-Vénus-Mercure-Lune, puis des « Maîtres des temps ». Le livre VII offre essentiellement des exemples d'horoscopes, en fonction de diverses configurations célestes. Quant au dernier livre, il est surtout consacré à la « Sphère Barbarique », qui, pour l'établissement de pronostics, associe au Zodiaque et aux planètes certaines constellations ou étoiles extra-zodiacales. Des effets d'annonce et des conclusions montrent que l'exposé de Firmicus est fermement mené pour conduire son lecteur — et d'abord son dédicataire Mavortius — toujours plus loin dans la connaissance des secrets célestes. C'est également dans ces derniers livres que l'auteur insiste, dans les chapitres d'ouverture, sur la portée philosophique de la quête astrologique.

Le *conspectus siglorum* (p. XI-XIII de l'introduction) peut laisser le lecteur dans la perplexité s'il le compare à l'apparat critique : le texte des livres VI-VIII est en effet établi essentiellement à partir de trois manuscrits récents *A, D, N* et de l'édition *Ksz* (W. KROLL, F. SKUTSCH et K. ZIEGLER, Leipzig 1897-1913, rééd. Stuttgart 1968), bien que d'autres *recentiores* — *B* et *G* — apparaissent ponctuellement — et sans explication — dans l'apparat (cf. VI, 31, 53, 5; 31, 58, 11; 31, 61, 9; 32, 39, 3; VII, 3, 5, 8-9; 23, 12, 3; 23, 24, 4). À quoi bon, dans ces conditions, indiquer les *antiquiores* ? Pourquoi ne sont-ils pas utilisés ? À ces deux questions, la réponse est donnée dans l'introduction au tome I : les *coddices antiquiores* s'arrêtent tous en IV, 22, 9 (intr. p. 27), et P. MONAT, au tome III, reproduit simplement le *conspectus siglorum* du tome I (intr. p. XXXV-XXXVIII), sans donner aucune précision.

D'autre part, pour les chapitres 23, 4-5 et 29, 1-4 du livre VI et 16, 5-23, 10 du livre VII, P. MONAT utilise un passage reproduit dans l'*editio Aldina* et qu'à la suite de *Ksz*, il désigne par la lettre *W*: il aurait été intéressant de trouver ce « manuscrit » dans le *conspectus*, mais aussi dans le *stemma*, de même que le sens de ses exposants ^{pc} ou ^{ac} (cf. par ex., a.c. *ad* VI, 29, 2, 1; 6, 7; 6, 9; 7, 2...).

Le texte, tel qu'il est établi par P. MONAT, reproduit largement l'édition *Ksz*. Or, dans bien des cas, celle-ci corrige et ajoute, alors que les leçons des manuscrits pourraient être conservées : c'est le cas en VI, 3, 3, 2; 3, 11, 8; 4, 2, 5; 5, 1, 6; 31, 55, 4; 35, 4, 11; VII, 1, 3, 4; 6, 9, 1 et 2; 8, 5, 5; 9, 10, 2; 10, 4, 5; 11, 4, 4; 18, 3, 2; 20, 14, 3; 21, 1, 2; 21, 7, 7; VIII, 1, 10, 7; 5, 1, 11; 8, 1, 3; 11, 4, 8; 11, 5, 4-5; 12, 3, 11; 19, 5, 6; 20, 10, 3 et 6; 25, 8, 9; 28, 7, 4; 29, 9, 4; 29, 13, 7; 30, 1, 2. Les modifications des éditeurs veulent ainsi corriger les « négligences diverses » (intr. tome I, p. XLII) de l'auteur latin; à ce compte, il aurait fallu également proposer *quaecumque* à la place de *quicumque* en VIII, 23, 4, 2; 25, 5, 3-4, et *habuerit* à la place de *habuerint* en VII, 25, 9, 6.

Par ailleurs, la présentation du texte latin n'obéit pas toujours aux règles de la Collection : quand ils sont ajoutés, les mots sont en effet entre crochets obliques, mais les lettres ou syllabes à l'intérieur d'un mot doivent être indiquées en italiques; or on trouve par exemple, en VI, 1, 3, 4, « ra⟨dia⟩tion*is* ». Pour les passages inintelligibles, il faut deux croix pour délimiter le mot ou le groupe de mots jugé incompréhensible. Le sens des astérisques (***), d'autre part, n'est pas clair. Quant aux lacunes, leur traitement est variable d'une page à l'autre : en VI, 6, 1, 8; 7, 2, 4 et 32, 32, 3, la lacune est comblée en français, mais pas en latin. Ailleurs (VII, 3, 5, 9), une conjecture de *Ksz* est proposée en note (n. 6, p. 162), alors qu'elle aurait pû être intégrée au texte.

En ce qui concerne les coquilles, je passe, pour ce qui est de la traduction et des notes, sur les fautes d'inattention — orthographe et grammaire — que chacun peut corriger aisément; je passe également sur les mauvaises ponctuations (bien qu'en VI, 36, 1, 4, dans la traduction, l'absence de ponctuation après « autres » change le sens de la phrase). Il paraît en revanche plus important de s'interroger sur la forme de certains mots dans le texte latin : faut-il lire *Saturnus* (VI, 9, 10, 2) ou *Saturnum* ? *genetura* (VI, 11, 4, 6) ou *genitura* ? *patientia* (VI, 11, 6, 3) ou *patientiam* ? *miseria* (VI, 22, 17, 6) ou *misera*, ou *miseris* ? *sociato* (VI, 30, 7, 2) ou *sociatio* ? *principe* (VI, 32, 41, 2) ou *principi* ? *uulneras* (VI, 33, 43, 3) ou *uulnera* ? *ordinam* (VI, 36, 1, 6) ou *ordinem* ? *mesura* (VIII, 4, 15, 4) ou *mensura* ? *mutuendis* (VIII, 6, 12, 9) ou *metuendis* ? Page 89, n. 45, il faut corriger *quaesitum* en *quaestum*. Au livre VI, c. 37, à partir du § 2, toutes les premières phrases — *Si Venus... acceperit* — ont été décalées dans la traduction : ce qui concerne Saturne (§ 2) est traduit § 4, ce qui concerne Jupiter (§ 3) et Mars (§ 4) est traduit respectivement § 2 et § 3; pour Mercure, la traduction reproduit le paragraphe précédent concernant le Soleil : il faut donc lire : « Si Vénus a été établie maître des temps, elle accorde à Mercure vingt mois pris sur sa décennie. Et lorsque Mercure a reçu... » Tout se passe comme s'il s'agissait de mauvais « couper-coller » d'un copiste moderne ! On trouve également les erreurs propres aux anciens copistes, comme les sauts du même au même; c'est le cas en VII, 12, 1, 3-4 : entre *partes* et *plures*, il faut rétablir *una decernitur uxor; si uero plurimas Venus habuerit partes...* En VI, 22, 15, non seulement « Vénus », dans la traduction, doit être corrigé en « Mercure », mais surtout on a soit une omission dans le texte latin, soit la répétition mécanique d'une traduction qui ne tient pas compte du texte à traduire.

Nombre d'omissions sont à déplorer dans la traduction : un certain nombre ressortissent au type d'erreur déjà vu : le saut du même au même. C'est le cas en

VI, 5, 5, 3-5 ; 31, 33, 4-7 ; 32, 7, 1-2. Des groupes de mots, d'importance variable mais en assez grand nombre, ne sont pas traduits, surtout au livre VI (cf. VI, 10, 5, 2-3 ; 11, 8, 3-4 ; 22, 3, 3-4 ; 22, 5, 6-7 ; 22, 10, 6-7 ; 23, 4, 1-2 ; 23, 5, 10-11 ; 24, 4, 10-11 ; 25, 5, 8-9 ; 30, 13, 6-7 ; 31, 55, 3 ; 32, 40, 4-6 ; 32, 54, 4 et 55, 5-6 ; 37, 4, 9-10 ; VII, 1, 2, 3-4 ; 4, 14, 2-3 ; 14, 3, 3 ; 16, 5, 9-10 ; 18, 9, 2-4 ; 20, 8, 5 ; 23, 18, 5 et 19, 4-6 ; 25, 16, 4-5 et 17, 5 ; VIII, 28, 11, 11-12 ; 31, 8, 1-2).

Il faut reconnaître que le style de Firmicus Maternus est souvent difficile à rendre à la fois par son aspect redondant qui s'exprime avec force redoublements, et aussi par la répétitivité d'un texte de nature à tromper la vigilance du traducteur. C'est ainsi que nombre de mots isolés sont purement et simplement oubliés (par exemple *semper, cardinaliter, adhuc, partiliter, pariter, constitutus, collocatus, omnis...*). Les phrases hypothétiques sont légion, avec des constructions qui mêlent ou font alterner l'expression du fait futur et du potentiel : autant harmoniser la traduction des subordonnées en optant pour un présent de l'indicatif, plutôt que pour un imparfait — encore moins un passé composé. Certaines traductions sont inexactes : ainsi *signum* traduit par « lieu », *radiatio* comme *ratio, pariter* comme *partiliter*. D'autres erreurs sont manifestement des fautes d'inattention : en VI, 22, 2, 9, *diurna genitura* est traduit par « géniture nocturne » ; 22, 9, 1, *Sol* par Mars ; 22, 15 et 16 *Mercurius/Mercurium* d'abord par « Vénus » puis par « Mars » ; 29, 6, 3, *Mars* par « le Soleil » de même qu'en 31, 37, 7, *Saturnus* ; 31, 73, 2, *Mercurio* par « Mars » et, plus bas, *salutari* par « malveillant » ! En VI, 33, 8, 2, *XX* est rendu par « dix » ; VII, 14, 3, 5, *Mercurii* par « Mars » ; 18, 8, 2, *filio* par « frère » ; 19, 1, 4, *horoscopus* par « la Lune » ; 22, 1, 5, *nocturna* est traduit par « diurne » ; VII, 25, 6, 3, *Venus* par « la Lune » et 17, 4, *Saturni* par « du Soleil ». En VI, 24, 6, 5, *mentis* paraît avoir été lu à la fois comme un accusatif pluriel et un génitif singulier ! En VI, 29, 13, 4-5, faut-il voir une coquille dans la traduction de *seditionibus* par « évolutions » au lieu de « révolutions » ? et dans celle de *seruili* par « civile » au lieu de « servile » (VII, 5, 3, 1) ? Certaines traductions ne sont guère satisfaisantes, par exemple *malitiosis* (*humoribus*), en VI, 9, 15, 5, rendu par « malveillantes » au lieu de « malignes », ou, 31, 91, 6, *mediae aetatis... tempus*, traduit par « partie moyenne de son âge » plutôt que « le milieu de sa vie » ; en VIII, 5, 2, 5-6, *immutabili* (... *agitatione*), « sans se déplacer » au lieu de « d'un mouvement immuable ».

La plupart des notes concernent l'établissement du texte, comme autant d'appendices à l'apparat critique. Pourtant nombre d'autres remarques étaient à faire : ainsi, en VI, 33, 39, la durée des 10 ans et 9 mois était à expliquer, et il était à noter, en outre, que les « temps » distribués à chaque planète étaient strictement les mêmes, quel que soit le « maître des temps » ; on aurait aimé une note à propos de Pythagore et Porphyre en VII, 1, 1, et à propos du Bélier et de la Balance rangés parmi les signes tropiques en VII, 20, 5 ; en VIII, 17, 5, *in laeua parte* aurait également mérité une note, de même qu'en VIII, 27, 12, *in dextra parte Sagittarii*. Les « années » de Mars, Jupiter et Saturne, en VII, 20, 14 et 15, étaient à rapprocher des durées en VI, 33-39. Au livre VIII, il aurait été intéressant de comparer les pronostics en 20, 10 ; 24 ; 27, 12 ; 29, 14 et 30, 13, avec ceux des chapitres 6, 1 ; 11, 3 ; 13, 1 et 8. Sur le plan astronomique, il est regrettable que la note 49 (p. 101), tout à fait pertinente, reste isolée : il aurait été à remarquer en effet qu'en VI, 31, 47, Mercure et Vénus en opposition est une impossibilité astronomique, de même que Mercure à deux signes du Soleil (VI, 30, 12). Enfin, le passage sur la précession des équinoxes, à la fin de la note 26a, présente une explication contestable, dans la mesure où ce mouvement n'affecte pas un seul degré de la sphère des fixes, mais son ensemble.

Quant à l'index des termes astronomiques et astrologiques, il aurait été judicieux d'y faire paraître des mots comme *aduersus*, *cacodaemon*, *decretum*, *dominium*, *radiatio*, *temporalis*, et surtout *testimonium*, employé constamment au livre VI.

Il est donc regrettable que, dans une édition qui devrait servir de référence pour un texte aussi important que la *Mathesis*, on puisse relever autant de négligences. Néanmoins, une telle édition marque incontestablement une étape importante, dans la mesure où elle facilite l'accès à un texte assez souvent ingrat par sa technicité même, et où elle permet de mieux faire connaître un aspect de la littérature latine trop souvent négligé — la littérature astrologique.

Béatrice BAKHOUCHE.

Histoire Auguste, tome V, première partie, *Vies d'Aurélien et de Tacite*, texte établi, traduit et commenté par F. PASCHOUD (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1996, LXI-348 pages dont 78 doubles.

C'est sous son hypostase « Vopiscus », ainsi F. PASCHOUD, que l'auteur de l'*Histoire Auguste* a écrit les vies d'Aurélien, de Tacite, de Probus, un « quadrige de tyrans » ainsi que la vie de Carus et de ses deux fils. Dans cette première partie du tome V consacrée aux vies d'Aurélien et de Tacite, l'éditeur de « Vopiscus » livre au lecteur beaucoup plus que le texte de deux vies secondaires. Les positions adoptées par J.-P. CALLU dans l'introduction générale du premier tome (*Histoire Auguste*, tome I, 1, *Vies d'Hadrien, Aelius, Antonin*, 1992) amènent en effet d'emblée F. PASCHOUD à situer sa propre introduction au tome V par rapport à celle de J.-P. CALLU sur la question très controversée de la genèse et des sources de l'*Histoire Auguste*. Un tel débat ne peut toutefois pas trouver sa place sans que soient d'abord adoptées des positions claires concernant la date et l'auteur du recueil. C'est ce que fait F. PASCHOUD, après avoir renvoyé le lecteur non spécialiste à tous les états de la question existant à ce jour, le plus récent et le plus complet étant celui qu'A. CHASTAGNOL a placé en tête de son édition de l'*Histoire Auguste* parue dans la collection « Bouquins » (Paris, Laffont, 1994). Les positions de F. PASCHOUD sont claires et solidement argumentées : un seul auteur dont l'œuvre est achevée dans une fourchette chronologique située entre 395-397 et 404-406. Le pillage des *Caesares* d'Aurelius Victor, le climat religieux d'un paganisme minoritaire qui ne demande plus qu'à être toléré et le débat sur les princes enfants, possible seulement dans le contexte des troubles provoqués par Alaric et Gildon sous le règne d'Honorius et d'Arcadius, imposent les années 395-397 comme *terminus a quo*, tandis que les développements de la *uita Aureliani*, 18, 5-21, 4 sur l'importance des cérémonies religieuses traditionnelles ne se conçoivent qu'avant la destruction des livres sibyllins par Stilicon en août 408 et s'inscrivent mieux encore dans le cadre de sa victoire sur Radagaise en 406; enfin, les commentaires péjoratifs de l'*Histoire Auguste* sur toutes les capitales par rapport à Rome, Ravenne seule, où Honorius s'installa en 404, faisant exception, imposent les années 404-406 comme *terminus ante quem*. L'auteur du recueil ne pouvait être dans ce contexte qu'un Romain de Rome proche des milieux sénatoriaux traditionalistes. Faut-il pour autant voir en lui un membre de la famille des *Nicomachi-Symmachi* ? La question est impossible à trancher, il pouvait tout aussi bien être un érudit, un *grammaticus*, attaché à celle-ci. Après une revue rapide des travaux consacrés, à la suite de MOMMSEN, à la genèse de l'œuvre, F. PASCHOUD consacre plus du tiers de son introduction à une réfutation systématique des théories récentes de J.-P. CALLU. Reconstruction ingénieuse et brillante mais focalisée à l'excès sur quelques points au détri-

ment de la réalité, le modèle de J.-P. CALLU, comme l'est aussi celui de T. HONORÉ (*J. R. S.*, 77, 1987, p. 156-176), repose d'après lui sur des bases qui sont loin d'être aussi solides qu'il n'y paraît. « Il vaut mieux renoncer, comme l'ont par exemple sagement fait DESSAU et SYME, à reconstituer les voies suivies par un imprévisible fantaisiste » (p. XXIV). Sur ces sages prémices, F. PASCHOUD affirme son scepticisme radical sur la possibilité d'expliquer un jour le pourquoi des dédicaces et le choix des pseudonymes. Si ces questions doivent demeurer sans réponse, il n'en est pas de même pour ce qui concerne le point initial de la collection, non plus que sur la raison d'être de la lacune qui fait suite aux vies de Maxime et Balbin en éliminant du recueil Philippe l'Arabe et Dèce. Tout argument tendant à expliquer l'omission ou la perte des vies de Nerva et de Trajan, de même que l'élimination a posteriori (J.-P. CALLU) ou l'inexistence voulue (évoquée déjà en 1603 par CASAUBON) des biographies embarrassantes de Philippe l'Arabe et de Dèce semble condamnée à garder un caractère hypothétique. La question de la genèse et de la composition, déjà traitée à maintes et maintes reprises dans la pléthorique bibliographie consacrée à l'*Histoire Auguste*, constitue cependant le point principal de désaccord entre J.-P. CALLU et F. PASCHOUD. Pour tenter d'éclairer la question, nous présentons sous forme de tableau synoptique les positions des deux éditeurs.

CALLU	PASCHOUD
Quatre phases de rédaction en une décennie aux alentours de 390-400.	Deux séries et une croissance de type « arborescent » dans une fourchette chronologique qui va de 395-397 à 404-406.
1. Douze Césars sur le modèle suétonien, de Nerva à Elagabal, avec recours à Marius Maximus et à Ausone.	1. Une première série de vies, d'Hadrien à Caracalla.
2. Après 395, scission de l'Empire, biographies complétées jusqu'à Gordien III, insertion des co-princes et remaniement de la première étape (titre et quatre premiers noms d'auteur).	2. À partir de Macrin, passage au « roman historique », motivé par l'absence d'informations valables. À l'intérieur de cette série, trois subdivisions : a) de Macrin à la lacune. b) série « Pollion ». c) série « Vopiscus ».
3. Sous un cinquième pseudonyme, poursuite du récit jusqu'à Claude le Gothique.	
4. Sixième pseudonyme : phase plus littéraire qu'historique jusqu'à 285 avec un rôle important dévolu à Probus.	

Là où J.-P. CALLU voit quatre étapes successives de rédaction, F. PASCHOUD voit une « croissance de type végétal, arborescente, le fût grossissant et le feuillage s'épaississant au fur et à mesure que la taille s'allonge » (p. XXXV) ; ce caractère « ouvert » et en devenir de la collection lui paraît constituer une de ses spécificités essentielles. Deux arguments mettent en cause à ses yeux les théories de J.-P. CALLU :

1. L'identité entre le consul de 223 L. Marius Maximus Perpetuus Aurelianus, dont l'existence est bien attestée, et l'historiographe auquel se réfère souvent l'*Histoire Auguste* dans les premières vies est loin d'être assurée, contrairement à

l'opinion commune, et sa qualité d'historien ou de biographe n'est fondée que sur la seule *Histoire Auguste* (et non sur Ammien Marcellin et sur le scholiaste de Juvénal). Quant aux *Caesares* d'Ausone, rien ne permet d'affirmer qu'ils ont comme source Marius Maximus de Nerva à Héliogabale, alors qu'il cite Suétone pour ses douze premiers Césars, ni non plus qu'ils s'arrêtent à Héliogabale. Avec ces incertitudes se trouve mise en cause la première étape et la fourchette chronologique 390-394.

2. La vie d'Héliogabale est indissociable dans son essence et sa genèse de celle d'Alexandre Sévère.

Il faudrait plutôt supposer une coupure profonde après la vie de Caracalla et un passage au « roman historique » où la fantaisie pallie l'information au moment où l'auteur, d'une part, poursuit la série initiale et d'autre part, la remanie et la complète. « L'idéologie du tournant » s'opère dans la vie de Macrin où sont réunis Césars et usurpateurs, ce qui exclut la dichotomie opérée par J.-P. CALLU.

Ces deux théories, les plus récentes après beaucoup d'autres, sur la genèse et la composition du recueil illustrent bien la complexité du problème et la difficulté, voire l'impossibilité, d'arriver à un consensus sur un texte aussi anomal que l'est l'*Histoire Auguste*. Nos propres travaux nous amènent à nous rallier aux arguments de F. PASCHOUD, en raison de l'inexistence d'un document ou d'un indice permettant d'identifier le Marius Maximus tant cité au début du recueil parmi tant d'autres faux historiens et le consul de 223 attesté par l'épigraphie. La coïncidence de date et de nom n'est en effet pas un argument et l'utilisation des *acta urbis* (voir à ce sujet A. CHASTAGNOL, *op. cit.*, p. LIX) une simple hypothèse faisant de ce Marius Maximus un haut fonctionnaire biographe presque trop analogue à Suétone pour être vrai, sinon au titre de mystification supplémentaire de la part du biographe. Quant aux vies d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère, on ne peut les concevoir qu'écrites en opposition l'une de l'autre. La métaphore végétale de F. PASCHOUD nous paraît rendre compte au mieux d'un mode de composition atypique dû à un esprit à l'imagination tout aussi florissante que ne l'est l'organisation de son œuvre. Sur la question des sources de « Vopiscus », F. PASCHOUD adopte des positions fondées sur la thèse récente de B. BLECKMANN (Munich, 1992) et sur un article de R. W. BURGESS (*C. Q.*, 43, 1993, p. 491-500). Son hypothèse de travail veut que les informations historiques sérieuses étrangères à la tradition de la « Kaisergeschichte » proviennent de Nicomaque Flavien. Il est encore une fois sur ce point en désaccord avec J.-P. CALLU ainsi qu'avec G. ZECCHINI (*Hist. Aug. Colloquium Maceratense*, 1995, p. 297-310) qui fait remonter les informations des années 270-284 à diverses sources grecques.

En ce qui concerne maintenant le texte même des vies d'Aurélien et de Tacite, l'édition suit les travaux de J.-P. CALLU relatifs à la tradition manuscrite et à la réception de l'*Histoire Auguste*, avec toutefois plusieurs allégements dans son apparat critique : seules les corrections intéressantes de Pétrarque et du Pogge sur les manuscrits copiés pour eux sur le *Pal. Lat. 899* sont enregistrées, le consensus de *P* et des quatre manuscrits les plus importants de la classe humaniste Σ sont enregistrés sous l'abbréviation *codd.*, tandis que la sous-classe σ, jugée sans intérêt, a été laissée de côté ; enfin, l'orthographe a été unifiée en suivant les choix du dictionnaire Gaffiot et de nombreuses variantes purement orthographiques ont été omises (liste p. XLVI-XLVII). La traduction obéit aux règles de la lisibilité, ce qui n'est pas une mince entreprise en ce qui concerne l'*Histoire Auguste*. Les notes de bas de page se limitent à des observations ponctuelles, le commentaire proprement dit étant placé

à la fin de chaque vie et subdivisé en paragraphes numérotés suivant le système décimal, avec mention entre parenthèses de la référence du texte. Un tel système facilite grandement la consultation du commentaire.

Placée sous le signe des *Hilaria* dans sa préface fantaisiste, la vie d'Aurélien est, sous l'angle de la fiction, la plus réussie du recueil. Les parallèles avec les vies d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère y abondent dans les passages de type anecdotique et se signalent à l'attention du lecteur par l'emploi de termes rares, voire propres à l'*Histoire Auguste*, ainsi le *coccea* de 34, 2 pour désigner l'écarlate, qui se retrouve en *AS*, 42, 1 et en *Dd*, 3, 3. Ces inventions parallèles plaident en faveur d'une composition « arborescente » du recueil. La vie de Tacite est, pour sa part, décrite par F. PASCHOUD comme un cas unique et extrême de la collection ; la part d'affabulation y est en effet encore plus grande que dans celle d'Aurélien. Considérée déjà comme une pure production rhétorique par E. HOHL (*Klio*, 1911, p. 178-229 et p. 284-324) sur les travaux duquel F. PASCHOUD fonde son propre commentaire, elle donne une impression globale de monotonie due à une *inventio* qui tourne autour des thèmes déjà longuement ressassés de l'interrègne et de l'empereur d'âge mûr élu par le sénat, et non par l'armée. L'absence totale de personnages historiques contemporains réels, à l'exception des empereurs, illustre l'extrême rareté des données historiques que la tradition conservait sur ce prince qui ne régna que sept mois. C'est dans cette vie aussi qu'apparaît le terme *historia augusta* qui donnera à la Renaissance son titre au recueil. On hésite à suivre F. PASCHOUD qui se demande si, dans ce passage qui établit une parenté artificielle entre l'empereur Tacite et son homonyme historien, l'auteur n'a pas choisi à dessein une expression ambiguë et polysémique : tout comme l'*Histoire Nouvelle* de Zosime pourrait être à la fois « histoire d'un nouveau genre » et « histoire relatant des faits nouveaux », l'*Histoire Auguste* pourrait être à la fois « histoire sainte », les empereurs étant divinisés, et « histoire de l'empire ».

Éditer l'*Histoire Auguste*, la traduire et la commenter de manière à la rendre accessible au lecteur est une tâche complexe. F. PASCHOUD lui-même en souligne la difficulté, qui prend parfois un caractère franchement pénitentiel pour qui s'aventure dans la jungle bibliographique générée par un siècle d'*Historia-Augusta-Forschung*. L'édition qu'il nous donne des vies d'Aurélien et de Tacite est un modèle du genre, qui mérite en tous points d'être suivi : positions claires et rigoureuses sur la genèse de l'œuvre, tableau synoptique des principales caractéristiques de l'*Histoire Auguste* (p. L-LI), unification de l'orthographe et apparat critique aussi léger que possible tout en maintenant l'essentiel de la tradition (liste p. XLIX), traduction lisible et commentaire aussi dense en matière de lexicologie qu'il l'est au point de vue historique. Il était difficile de faire mieux.

Cécile BERTRAND-DAGENBACH.

Premier Mythographe du Vatican, texte établi par Nevio ZORZETTI et traduit par Jacques BERLIOZ : Paris, Les Belles Lettres, 1995, LX-179 pages dont 128 doubles.

Avec la publication de ce volume, la C. U. F. fait un saut dans le temps de trois à cinq siècles : alors que jusqu'ici, l'auteur le plus tardif de la série latine était Venance Fortunat, c'est entre 875 et 1075 qu'on situe la rédaction du *Premier Mythographe du Vatican*.

Ce recueil de *fabulae* majoritairement mythologiques, mais parfois tirées d'*exempla* de l'histoire grecque et surtout romaine est le premier d'une série de trois qui

vint enrichir le *corpus* des mythographes latins. A. MAI qui les édita en 1831 leur donna le titre de *Mythographi Vaticani* puisqu'il en avait découvert le texte dans des manuscrits de la Vaticane. Comme les deux autres, ce *Premier Mythographe* pose de nombreux problèmes sur lesquels, dans une substantielle introduction, N. ZORZETTI présente la série des mises au point attendues. Nul n'était plus qualifié que lui pour cette tâche s'il est vrai qu'il est le plus récent éditeur de ce texte (Trieste, 1988).

Parmi les questions soulevées par ce premier recueil lui-même constitué de trois livres, deux restent encore sans réponse, celle de l'identité de son auteur et celle de la date à laquelle il fut rédigé. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'ouvrage appartient à la catégorie des écrits anonymes. Quant à la date de sa composition, elle est à tout le moins fluctuante. Nos seules certitudes sur ce point sont d'une part que la source la plus récente de ce *fabularius* ou recueil de légendes est Rémi d'Auxerre qui vécut vers 841-908, d'autre part qu'il fut utilisé par l'auteur du *Deuxième Mythographe* qui est antérieur à la fin du XI^e^ siècle. Ajoutons à cela que la nature de l'ouvrage a fait l'objet de controverse. A. MAI ne doutait pas qu'il appartînt à l'Antiquité tardive et plus précisément à la période de transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge (V^e^-VI^e^ siècle). Le mérite de N. ZORZETTI est à notre sens d'avoir rendu de manière irréversible le *Premier Mythographe* à la culture médiévale et d'avoir mis en lumière les intentions de son auteur et sa méthode. Sa compilation doit en effet se définir comme un instrument de travail dans lequel l'anonyme a voulu rassembler les mythes utiles pour la lecture des poètes latins étudiés dans les écoles médiévales. À cette fin il a dépouillé le commentaire de Virgile dû à Servius, les scolies à l'œuvre de Stace (*Achilléide* et *Thébaïde*) ainsi que les *Narrationes fabularum Ovidianarum*. Tout se passe d'autre part comme s'il avait laissé à l'état brut le matériel ainsi collecté, sans avoir le temps de mettre la dernière main à son travail dans lequel on ne décèle aucune trace « d'un plan et d'une volonté d'unification « globale » (p. XXXVIII).

Le *Premier Mythographe* est connu grâce à un seul manuscrit (le *Vaticanus Latinus Reginensis* 1401 ou *R*) qui se caractérise par le retour fréquent de types d'erreurs déterminés. Le texte de N. ZORZETTI corrige ces leçons erronées lorsqu'elles ne figurent pas dans la tradition manuscrite des sources utilisées par le *fabularius*. À quoi il faut ajouter les innombrables altérations qui défigurent les rubriques (indiquées dans l'apparat par le sigle *r*). Leur auteur, qui ne se confond pas avec l'anonyme, a en effet accumulé les erreurs dans la transcription des noms propres. On ne s'étonnera pas dans ces conditions que N. ZORZETTI ait retouché le texte des rubriques et des *fabulae* sur une centaine de points. L'apparat qui les accompagne est à la foix exhaustif et clair. Tout au plus notera-t-on qu'en 2, 14, 6 *in fine*, il semble ne pas concorder avec le texte.

La traduction de J. BERLIOZ « colle » à l'original et s'efforce de respecter la diversité des niveaux stylistiques et linguistiques (cf. p. LVII) inhérente à un texte de caractère composite. Elle n'appelle aucune retouche, sauf en 2, 91, 1, où aux mots *Tuscorum rex* correspond bizarrement sur la page de droite « roi des Étruriens », alors que l'expression *auxilio Tuscorum* est traduite comme il convient en 2, 100, 7. Quant aux notes, elles disent l'essentiel en peu de mots, ce qui n'est pas un mince mérite vu le nombre d'éclaircissements que chaque *fabula* appelle. Les plus riches sont à notre sens celles dans lesquelles le rédacteur s'efforce d'identifier et de délimiter (*e. g.*, n. 7 à 1, 2, 3 et n. 38 à 1, 14, 2) l'apport du compilateur.

Au total une édition qui fera date d'un texte, mal connu des latinistes, qui verse au dossier des questions d'étymologie et d'étiologie un matériel considérable, en

même temps qu'en certains passages (cf. en particulier 2, 99, 6-15), il éclaire les préoccupations avec lesquelles le Moyen Âge lut Virgile et ses commentateurs.

Jean-Claude RICHARD.

Cambridge University Press

ARATUS, *Phaenomena*, edited with introduction, translation and commentary by Douglas KIDD : Cambridge University Press, 1997, XXIV + 590 pages, trois *indices*.

Depuis les travaux de J. MARTIN (*Histoire du texte des Phénomènes d'Aratos*, Paris, 1956; *Les Phénomènes d'Aratos*, texte, notes et traduction, Florence, 1956; *Scholia in Aratum vetera*, Teubner, Stuttgart, 1974) et de M. ERREN (*Die Phainomena des Aratos von Soloi, Untersuchungen zum Sach- und Sinnverständnis*, Wiesbaden, 1967; *Aratos, Phaenomena griech.-dt.*, München, 1971), les recherches sur Aratos, sur la tradition aratéenne, à Rome en particulier, et sur l'astronomie ont été nombreuses comme en témoigne la récente bibliographie critique dressée par M. ERREN, Arat und Aratea 1966-1992, *Lustrum* 36, 1994, p. 189-284. Mais peu d'entre elles ont porté sur le texte lui-même, tant l'édition de J. MARTIN et les travaux de M. ERREN ont fait date. Les lecteurs anglo-saxons pour leur part devaient se contenter de la vieille édition de G. R. MAIR (Loeb, 1921). Après une trentaine d'années de travail jalonné par plusieurs articles, D. KIDD livre enfin l'édition qu'attendaient les universitaires de langue anglaise : au-delà, elle sera indispensable à tous les lecteurs d'Aratos. Après une bibliographie très sélective, limitée aux travaux de fond, l'introduction fait le point, successivement, sur les questions littéraires (rapport avec Hésiode au sein du genre didactique, avec les poètes contemporains et l'alexandrinisme), philosophiques (place des *Phénomènes* dans le stoïcisme) et astronomique (rôle d'Aratos dans l'évolution de l'astronomie grecque, notamment le rapport interne avec Hipparque). Présentation des commentaires, des scholies, histoire du texte et de la traduction manuscrite : autant de mises au point indispensables, qui ne visent pas à remplacer les études fondamentales de J. MARTIN, mais qui, par leur précision et leur concision, empêcheront le lecteur d'errer à l'aventure dans la littérature exégétique considérable qui accompagne le texte. Les hellénistes trouveront peut-être matière à discuter certains choix dans l'établissement du texte; les latinistes, en revanche, se réjouiront de l'ampleur (416 pages) et de la qualité du commentaire critique : le texte est passé au crible sous tous les angles, littéraire, linguistique, métrique, astronomique. L'influence du « modeste » poème d'Aratos dans la littérature latine et dans la culture occidentale sont telles que le lecteur est reconnaissant à D. KIDD d'expliquer en détail et de discuter le texte comme de le replacer constamment dans le contexte littéraire (grec *et* latin) et scientifique qui est le sien. L'un des grands mérites de l'édition KIDD est d'avoir systématiquement intégré, dans ses notes comme dans l'apparat, la lecture critique faite par Hipparque d'Aratos (accessible dans l'édition K. MANITIUS, Teubner, 1894). Longueur de temps, patience et travail rigoureux ont permis à D. KIDD de donner, conformément aux règles de la collection, une édition commentée d'une extrême richesse qui apporte un renouvellement considérable de la question aratéenne.

J. H. ABRY.

Collection Teubner.

L. ANNAEI SENECAE, *Naturalium Quaestionum libros recognouit* Harry M. HINE : Stuttgart, Teubner, 1996, LI, 331 pages; Harry M. HINE, *Studies in the text of Seneca's* Naturales Quaestiones : Stuttgart, Teubner, 1996, 130 pages.

Ces deux ouvrages forment un tout indissoluble, puisque le second est consacré à la justification des leçons adoptées par l'auteur dans le texte de son édition; ainsi qu'il le précise dans sa préface, datée de septembre 1995, ces études étaient déjà achevées en septembre 1994 et peu de retouches ont été possibles. Une bibliographie indique les travaux mentionnés dans le volume et une brève introduction rappelle la liste des sigles choisis et le *stemma*, en renvoyant, pour plus d'information, à la préface de l'édition et à deux articles : *The Manuscrit Tradition of Seneca...*, dans *Prometheus*, 5, 1979, p. 63-72; *Natural Questions*, dans L. D. REYNOLDS, *Text and Transmission...* : Oxford, 1983, p. 376-378. Harry H. HINE s'est, en effet, voué de longue date aux *Naturales Quaestiones* et sa bibliographie depuis 1978 ne compte pas moins de quinze titres parmi lesquels on distinguera plus particulièrement un examen de la tradition manuscrite (*C. Q.*, 30, 1980, p. 183-217), avec un *Addenda* (*ibid.*, 42, 1992, p. 558-562) et une édition commentée du livre II (New-York, 1981).

La préface fait d'abord le point sur les manuscrits. Pour le IX^e^ siècle existe un très court florilège, tiré du l. I et un catalogue des livres, reste d'un manuscrit aujourd'hui perdu. Ce n'est qu'à partir du XII^e^ siècle qu'est attestée une véritable diffusion des *Naturales Quaestiones* par la présence d'une centaine de manuscrits entre XII^e^ et XV^e^ siècle et des témoignages indirects sur la pratique de l'œuvre. Tous ces *codices*, où manquent la dernière partie de IVa et la première de IVb, découlent d'un archétype unique, dont on ignore la date et la parenté avec le florilège et le *codex* antérieur perdu. Tous les manuscrits du XII^e^ siècle dérivent de deux sous-archétypes. HINE estime que dix *codices*, qu'il appelle primaires, suffisent à la reconstitution de l'archétype. Ces *codices* sont ensuite examinés, selon les deux familles distinguées. La première ne comporte qu'un manuscrit entier *Z* (XII^e^ siècle), la seconde, dont les leçons n'offrent pas la même qualité, est subdivisée en trois souches. Cette diversité aboutit à l'établissement d'un *stemma* complexe (p. XIII). Les autres manuscrits sont ensuite classés, en fonction de leur parenté toujours très étroite avec l'un ou l'autre des *codices* précédemment recensés. La rubrique *De testimoniis* rassemble diverses données, notamment la date de l'ouvrage (autour de 62 d'après VI, 1, 2), sa lecture, du moins celle de IVa par Lucain qu'il a imité au l. X du *Bellum Ciuile*, la connaissance probable des livres par Ammien Marcellin ou l'une de ses sources au IV^e^ siècle, la présence au VI^e^ à Constantinople d'un *codex* plus complet que ceux qui subsistent, puisque Iohannes Laurentinus Lydus paraphrase en Grec des chapitres situés dans la partie de IVa aujourd'hui perdue. Est ensuite examinée la très difficile question de l'ordre des livres. Celui qui a été appelé par A. GERCKE *Quantum* et traditionnellement retenu par les éditeurs (I-VII) ne saurait être originel, car la notation (... *cometas nostri putant de quibus dictum est* I, 14, 5) montre à l'évidence que VII est antérieur à I. HINE le souligne après bien d'autres et s'élève avec raison contre ceux qui voudraient corriger ce texte (lire *dicendum* au lieu de *dictum*), pour rendre possible une composition philosophico-morale ou esthétique qu'ils prétendent découvrir. La séquence *Grandinem* (IVb, V, VI, VII, I, II, III, IVa), garantie par l'accord de cinq manuscrits primaires et en harmonie avec d'autres indications du texte (V, 14, 4 : VI postérieur à V; III, 1-2 : III antérieur à IVa), était très probablement celle de l'archétype.

Le fait que le livre nommé IVb dans les éditions porte dans certains manuscrits le numéro 3 donne à penser qu'il était précédé par deux livres (III et IVa), déplacés ultérieurement après II. L'ordre *Quantum* serait né d'autres accidents (CODOÑER, *A. N. R. W.*, II, 36, 3, p. 1793). HINE reconnaît honnêtement que, pour vraisemblable qu'elle soit, cette hypothèse laisse subsister des difficultés (par exemple, VI, 8, 3-5 suggère que VI est antérieur à IVa, GROSS) et, faute d'une certitude impossible à atteindre, il a pris le sage parti de garder l'ordre traditionnel. Sont enfin rappelées les éditions antérieures et un juste hommage est rendu à A. GERCKE et P. OLTRAMARE.

Passant à l'examen des leçons proposées et, en de nombreux cas, commentées dans le volume annexe, on constate que HINE joint à l'éloge adressé à P. OLTRAMARE pour son analyse et sa mise en valeur du manuscrit *Z* le reproche justifié d'avoir fait un usage trop timide de ses acquis. Ainsi I *pr.* 14 : *Z non fuerat operae pretrium nasci*, qui donne un sens très satisfaisant, est préférable à la conjecture *tanti* (LEO, ROSSBACH, GERCKE). Curieusement, OLTRAMARE traduit comme s'il avait adopté le texte de *Z* : « ce n'était pas la peine de naître ». L'observation de HINE prouve ici son bien-fondé. VI, 23, 4 : la plupart des manuscrits donnent... *Neptuno haec assignata est maris mouendi potentia* ; c'est ce que retient OLTRAMARE, mais il traduit indûment : « on a attribué à Neptune le pouvoir qu'a la mer de mouvoir la terre ». Le savant suisse fait comme s'il avait opéré une contamination entre ce texte et celui de *Z mouendi terras* ; raison pour laquelle sa traduction est, à la fois, inutilement compliquée et inexacte, alors que la version littérale de *Z* donne le vrai sens « on a attribué à Neptune le pouvoir de mouvoir la terre ». VII, 16, 2 : la leçon de *Z saepius* est bien meilleure que celle de l'autre famille *saepe* adoptée par OLTRAMARE ; Sénèque fait à Ephore le reproche de manquer de scrupule et un renchérissement est tout à fait attendu dans la formule qui l'illustre *saepe decipitur, saepius decipit*. VI, 26, 4 : cas le plus typique, puisqu'y est dévoilé un désir contenu de suivre *Z* : « si *mobilis* n'était pas la leçon d'un seul manuscrit, elle s'imposerait à la critique ». Comme l'avait déjà bien vu ALEXANDER, le scrupule est exagéré, car il est fort peu vraisemblable que Nicopolis ait été appelée *nobilis* à côté de Tyr et de Paphos, malgré CODOÑER (« la conecida Nicopolis ») et CORCORAN (« the famous Nicopolis »).

Faute de pouvoir faire davantage dans l'espace imparti, on retiendra encore quelques points. IVa *pr.* 12 : la correction de GERCKE (*auctoritas* pour *ueritas*) est rien moins que nécessaire. Le texte donné par une partie de la tradition : *falsis a uero petitur ueritas* se laisse bien interpréter : le faux, à partir du vrai (en prenant appui sur le vrai) cherche à atteindre la vérité (à donner l'illusion de la vérité). IVa *pr.* 17 : HINE a eu raison d'adopter la conjecture de GERCKE, supposant la disparition d'un *me*, mais il a eu tort de ne pas suivre la suggestion d'ALEXANDER et de ne pas placer ce *me* devant *non* en tête de phrase, ce qui offre le double avantage de mieux expliquer l'haplographie due à la présence du *me* à la fin de la phrase précédente et de donner à la phrase une structure plus expressive, en l'encadrant entre *me* et *misi*. VI, 3, 1 : la suggestion d'AXELSON en faveur de *concuti* a été judicieusement retenue. VI, 12, 3 : HINE a raison de suivre SHACKLETON BAILEY et de supposer la disparition d'un *raro* devant *duo*, mais sa proposition de lire ⟨*nam raro*⟩ ou ⟨*quia raro*⟩ ajoute un lien logique non indispensable et présente l'inconvénient de rendre l'haplographie moins évidente. VI, 17, 3 : N. GROSS (*S. N. Q.*, p. 257-260) a donné une explication très convaincante de l'expression *in his ipsis quaestionum naturalium causis* (en ce domaine précis des recherches sur la nature) et elle n'a pas à être considérée comme une glose interpolée. VI, 19, 2 : le *cantatur* de SALMASIUS est, en effet, à retenir et le *uibrat*, ajouté par OLTRAMARE après *uox*

et accepté par CORCORAN, à rejeter. VI, 32, 2 : la correction d'OLTRAMARE *apparatibus* pour *partibus* a été justement refusée, mais la leçon *fluminibus* s'accorde bien mieux avec *partibus* que *fulminibus* qui a été retenu. VII, 5, 1 : la correction de GARROD (*suetam* pour *suam*) ne paraît pas s'imposer : *suus* peut être employé dans le sens de *proprius*, le datif *cometis* rattaché à *suam* peut être dû à une négligence de rédaction ou à une hardiesse de style ; VII, 14, 3 : on peut se demander si *habentis* de *Z* est bien la leçon originelle et non la normalisation d'une tournure jugée trop heurtée (*habens* rattaché très librement à *eius*).

La parution de ces deux ouvrages est sans aucun doute un événement important pour tous les Latinistes.

F. R. CHAUMARTIN.

LUCANUS, *De bello civili, Libri X, edidit* D. R. SHACKLETON BAILEY ; *editio altera* : Stuttgart/Leipzig, Teubner, 1997, XIV-321 pages.

Comme la *Revue* n'avait pas reçu la 1re édition, j'en profiterai pour présenter ce Lucain qui, on s'en doute, n'est pas indifférent. Depuis 1926, HOUSMAN est le guide des éditeurs ; c'était d'ailleurs son objectif, affirmé non sans orgueil : *ad usum editorum* ! Énorme progrès par la finesse de son sens littéraire et sa connaissance parfaite du latin poétique (il troussait lui-même le vers latin) ; il laissait peu à faire à ses successeurs, si ce n'est à supprimer les vers de son cru... C'est de son édition et de l'excellent apparat de C. HOSIUS (1892, 3e éd. 1913) que D. R. SHACKLETON BAILEY (en abrégé SB, voir son apparat qui, heureusement, ne cite ni *S*, de Paris, ni *B*, de Berne) est parti ; son apparat, au reste très clair, mentionne expressément par un astérisque les vers qui s'écartent du texte de HOUSMAN. À son exemple, il ajoute quelques explications sur l'interprétation et tient le plus grand compte de la ponctuation. Dans le livre I j'ai noté 16 divergences.

Retour au texte des mss : 641 *moventibus* (: *sequentibus* BENTLEY) ; autres leçons : *tunc* — la bête noire de HOUSMAN — rétabli à bon droit en 419 et 569 (: *tum*), mais très hardi en 481 (: *hunc*, indispensable), 18 *Scythicum... glaciali* (: *-co... -lem*, structure embrassée), 448 *demittitis* (di-, meilleur), 615 *nigrum* (: *dirum*, normal) ; autre orthographe : 15 *Nox* (BRUÈRE : *nox*), 420 *Aturi* (normal), 577 *Megaeran* (KORTTE, inutile). Interversion : 623-624 *iacet... latet* (VAN JEVER, gratuit). Conjectures : de *veteres* non identifiés, 16 *oris* (: *horis*) et 623 *pravus* (: *parvus*), ne s'imposent pas ; 432 *Cirta* (GELSOMINO : *Cinga* dans un contexte gaulois), 481 *Albim* (VAN JEVER : *Alpem*, plus ample) ; 636 *aut* (SB : *et*, inutile). À part les détails orthographiques, rien ne paraît indispensable.

La 2e édition apporte 10 nouveautés, dont 3 conjectures de J. DELZ ; 5, 82 et 118 sont téméraires ; 1, 400 *tam multa*, cède à *tanta arva*, probablement pour des raisons de purisme, étrangères à Lucain (cf. *tam magnus*). En 6, 663 *praesente*, contre *praebente* de MADVIG, revient aux mss (cf. BOURGERY) ; 7, 453 *similis* n'a rien de scandaleux ; 7, 627 *fas sit*, contre *possit*, ne s'impose pas, ni 8, 861 *iacens* contre *iaces*, ni 9, 268 *muneris* (: *munus et*), ni 9, 956 *adtulit* (: *abstulit*) ; enfin le vers 1, 675 A, ajouté par l'éditeur, témoigne de sa virtuosité (cf. aussi son latin précieux : *mumpsimus*, anglicisé, p. III, ou p. 10, *ad* 282, *lapidem lavant*), mais il ne faut pas retomber dans les travers de HOUSMAN !

J'attendais avec impatience, comme grammairien, le vers 1, 642 : c'est le puriste *nulla cum lege*, correction évidente d'un copiste scrupuleux, qui a été préféré au trop moderne *nulla sine lege*. On se reportera à E. LÖFSTEDT, *Syntactica II*, p. 211, n. 1. En conclusion : un travail magnifique de réflexion et d'érudition, indispen-

sable aux éditeurs qui découvriront beaucoup de difficultés ignorées jusque-là, mais les lecteurs seront souvent déroutés.

Pierre FLOBERT.

LACTANTIUS, *Epitome diuinarum institutionum*, ediderunt Eberhard HECK et Antonie WLOSOK : Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1994, XLVIII-128 pages.

Après S. BRANDT (*C. S. E. L.* 19, Vienne 1890) et M. PERRIN (*S. C.* 335, Paris 1987), E. HECK et A. WLOSOK proposent la troisième édition vraiment scientifique de l'abrégé des *Institutions divines*, en entérinant d'ailleurs sans discussion l'attribution de l'œuvre à Lactance, mise en doute par P. MONAT. L'introduction, après une rapide présentation du destin de ce texte et de la méthode mise en œuvre par l'abréviateur (à remarquer, à cet égard, un très profitable tableau résumant, sous forme de pourcentages, la correspondance entre les deux œuvres, p. XIX) souligne la prudence que requiert l'édition de ce texte : seul le manuscrit *T* (VI^e^-VII^e^ siècles) contient l'intégralité (à une lacune près) du texte, alors que les deux autres manuscrits anciens, *B* (V^e^-VI^e^ siècles) et *P* (IX^e^ siècle) présentent respectivement seulement dix-huit et onze chapitres (sur un total de soixante-huit) ; en outre, si la partie du texte commune aux trois manuscrits est issue d'une même famille, le reste du texte, transmis par le seul *T*, appartient à une autre tradition. Dans ces conditions il faut se garder de la tentation d'aligner le texte de l'*Epitomé* sur celui des *Institutions*, notamment pour les citations scripturaires. Cette prudence conduit même les éditeurs à rejeter en *Pr.* 4, l. 19 et en 20, 5, l. 17 les conjectures de leurs prédécesseurs au profit d'une *crux philologorum*.

Ces deux cas mis à part, l'édition s'éloigne une dizaine de fois de celle de M. PERRIN. Nous approuvons particulièrement le rétablissement du texte de *T* en 33, 6, l. 15 (*misericordiam... amputandam*) et le maintien de *Christum* en 68, 2, l. 2, ou encore la suppression du *et* ajouté indûment par les éditeurs précédents en 4, 1, l. 12. De même le texte n'est pas obscurci par le maintien de l'asyndète en 2, 7, l. 6, à condition peut-être de placer deux points après *fulmen*.

Nous hésitons en revanche à suivre les éditeurs lorsqu'ils laissent, en 11, 2, l. 10, la proposition infinitive sans sujet, non pas que ce tour soit inexistant en latin tardif, mais ici l'absence de *Iouem* rend le texte trop elliptique et allusif. De la même manière en 42, 2, l. 19, dans la citation d'*Osée* 6, 3, sans méconnaître la fréquence des hésitations des manuscrits sur ce point, il nous semble préférable de maintenir le texte *uiuificauit*, qui s'intègre facilement au contexte, et particulièrement à ce qui suit (voir PERRIN, *S. C.* 335, p. 48 s.).

L'apparat, divisé en cinq sections, concerne successivement : la concordance précise avec le texte des *Institutions*, les passages de l'*Epitomé* ou des *Institutions* auxquels Lactance renvoie le lecteur, les allusions à d'autres auteurs ou à la Bible, les manuscrits témoins du texte, enfin les notes de critiques textuelles, exprimées sous une forme négative. Ce dernier parti-pris, fort défendable en lui-même, aurait pu souffrir une exception pour les éditions de BRANDT et de PERRIN, ce qui aurait permis d'éviter certaines confusions : ainsi en 31, 7, si les éditeurs ont raison de suivre *T* et de refuser les ajouts de certains de leurs prédécesseurs, il n'eût pas été inutile de préciser que c'était déjà le parti de M. PERRIN ; de même en 29, 3, l. 2 le texte édité par BRANDT et retenu par HECK et WLOSOK était déjà celui de PERRIN ; l'abréviation *edd.* est une même source de confusions en 54, 7, l. 13, en 55, 5, l. 18 et en 66, 3, l. 14.

Deux *indices locorum* et *nominum* viennent clore cette édition.

Frédéric CHAPOT.